



BERTRAND  
HÉBERT

PAT  
LAPRADE

**MAURICE MAD DOG VACHON**

Libre  Expression

**BERTRAND HÉBERT**

**PAT LAPRADE**

**MAURICE MAD DOG VACHON**

*À la mémoire de Guy Laprade,  
Huguette Caza-Daoust, Régis Vachon  
et Béatrice « Bétisse » Croteau Bertrand.*



## Avant-propos

Quand nous avons rencontré Maurice Vachon en juillet 2013, nous savions que nous risquions de ne plus jamais le revoir. Il était faible et malade, et son esprit, si vif autrefois, n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Même s'il était déchirant de le voir ainsi, il y avait de brefs moments où soudainement son large sourire illuminait son visage et où il nous parlait comme il l'aurait fait à son apogée. Nous nous souvenons avec beaucoup de gratitude d'avoir joué au crible avec lui, mais aussi de l'avoir entendu parler français, la langue de sa patrie.

Les derniers mots qu'il nous a dits au moment où nous le remercions d'avoir pu prendre une photo avec nous furent : « De rien, mes amis ! » Nous avons encore le frisson quand nous entendons résonner cette voix dans notre esprit, cette voix encore légèrement rauque et toujours pleine de joie de vivre.

Aujourd'hui, c'est à nous de lui dire merci une dernière fois avec ce livre qui célèbre sa vie, sa carrière et sa légende. Nous avons appris son décès le jour même de notre premier Salon du livre de Montréal. Nous avons passé cette journée à réaliser plusieurs entrevues pour les journaux, la radio et

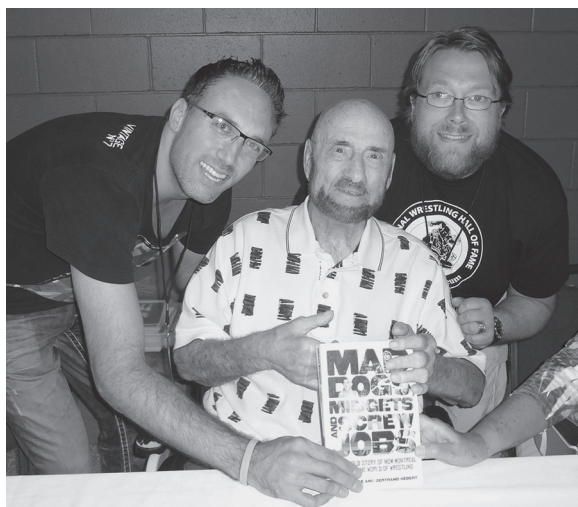
la télévision et, par le fait même, à faire parler de notre livre, *À la semaine prochaine, si Dieu le veut!* Une fois au Salon, nous n'avons pu nous empêcher de penser qu'avant de partir, Maurice avait donné un coup de pouce à deux autres Québécois, comme il l'a fait si souvent au cours de sa vie. Maurice Vachon était un être humain exceptionnel et d'une générosité sans pareille.

De cette soirée a germé l'idée de raconter son histoire au grand complet, les bons côtés comme les côtés un peu plus sombres, ceux que nous cachons tous et dont, comme Maurice, nous espérons avoir réussi à nous débarrasser à la fin de notre vie.

Nous espérons que vous puiserez dans son histoire courage et détermination afin de traverser les épreuves que vous rencontrerez sur votre chemin, tout en réalisant vos rêves à la façon du « Mad Dog ».

Bonne lecture !

PAT LAPRADE  
BERTRAND HÉBERT  
Octobre 2014



Une rencontre marquante : les auteurs avec Maurice en juillet 2013 à Waterloo, dans l'Iowa.

## Préface

Mon frère Maurice « Mad Dog » Vachon avait deux personnalités bien distinctes. Pour le public en général, il était ce « chien enragé » capable des pires bassesses, un lutteur détestable et diabolique. Il faisait tellement bien son travail et il était tellement talentueux qu'il est devenu une légende de son vivant. Mais avec le temps, le public se l'est approprié et en a fait *son* méchant, c'est-à-dire une personne que les amateurs considèrent comme un membre de leur propre famille. Telle était l'image publique du « Mad Dog ».

Maurice avait aussi sa vie privée, qui était à l'opposé de son personnage. Dans son cœur, la première place allait à sa famille : sa mère, son père, ses frères et sœurs. Il nous aimait tous autant les uns que les autres, ainsi que ses enfants et leurs mères. Il était tout aussi amoureux de la vie que de sa femme Kathie. Moi le premier, j'ai pu recevoir cet amour inconditionnel, je lui en ai toujours été très reconnaissant, et je me sens privilégié de l'avoir eu comme frère à mes côtés.

Mais Maurice ne partageait pas son amour et sa joie de vivre uniquement avec sa famille. Il était toujours prêt à aider ceux qu'il connaissait, même quand ils ne lui avaient rien

demandé. Juste parce que cela lui faisait plaisir. Je pense d'abord à ses confrères lutteurs, qu'il a aidés en leur prodiguant des conseils, en leur suggérant d'adopter un nouveau nom, une nouvelle prise ou de nouvelles tactiques. Il le faisait pour faire avancer leur carrière, sans rien attendre d'eux en retour. Il serait trop long de dresser une liste exhaustive de ceux qu'il a ainsi épaulés au fil des années, et on risquerait d'en oublier plusieurs. Je peux cependant en mentionner un, qui, j'en ai la certitude, a grandement bénéficié de son aide et de ses conseils. Moi !

Merci, Maurice, mon frère !

Maurice nous a quittés et il me manque beaucoup, mais je me refuse de le pleurer car il va toujours être avec moi... avec moi et avec tous ceux dont il a touché la vie.

Il a traversé les plus grandes épreuves que l'existence peut réserver avec la dignité et l'humanité du grand champion qu'il a toujours été, sans jamais se sentir trahi par cette vie qu'il aimait tant. Il s'est éteint tout doucement et paisiblement dans son sommeil, comme nous souhaitons tous partir, au bout d'un chemin qui aura été une grande aventure.

Ne pleurez pas en pensant à lui. Célébrez la vie de cet homme extraordinaire et généreux, perpétuez sa légende tout comme ce livre s'apprête à le faire. Assurez-vous que mon frère, notre frère, Maurice « Mad Dog » Vachon, sera pour les gens des prochaines générations une source d'inspiration qui les aidera à réaliser leurs rêves et à affronter les épreuves de la vie de la même façon qu'il l'a toujours fait, sans se laisser manger la laine sur le dos.

J'espère que vous aurez autant de plaisir à lire ce livre consacré à la vie de mon frère que j'en ai eu à côtoyer l'original !

PAUL VACHON  
Octobre 2014



## Prologue

L'ambiance est surchauffée ce soir, le Colisée de Trois-Rivières est plein à craquer. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas le hockey qui attire autant de gens en ce 3 août 1967, mais bel et bien la lutte professionnelle.

La lutte est populaire au Québec depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, mais principalement depuis l'arrivée du promoteur Eddie Quinn, l'éclosion de la vedette locale Yvon Robert et l'arrivée de la télévision. En 1967, elle vient cependant de traverser un creux de la vague et commence à reprendre pied dans la culture populaire.

Les fans présents ne rêvent que d'une chose : voir leurs favoris, les frères Johnny et Jacques Rougeau faire un mauvais parti aux détestés de la foule, le Baron Fritz von Raschke et Maurice « Mad Dog » Vachon.

L'équipe formée par ces deux-là est pour le moins éclectique. Il y a d'abord un « Allemand de l'Est », dont les origines symbolisent les mouvements nazi et communiste, et ce, six ans seulement après l'érection du mur de Berlin, symbole de la guerre froide. À ses côtés, un Québécois pur laine, né dans un quartier modeste de Montréal au sein d'une famille

nombreuse très représentative du Québec de cette époque. Ce qui est encore plus particulier, c'est que les deux lutteurs ont développé leur relation d'affaires quelques mois auparavant, dans l'État du Minnesota.

Dans le milieu de la lutte, comme dans d'autres milieux, il n'est pas courant qu'un vétéran aide une recrue ou un jeune en développement. Habituellement, le lutteur bien établi, par crainte de perdre sa position dans la pyramide de la compagnie, a tendance à vouloir protéger son emploi, quitte à étouffer le potentiel du jeune qui débute et à nuire à son avenir.

Mais Maurice n'est pas un lutteur comme les autres, pas plus qu'il n'est un homme comme les autres. Le Québec ne lui a pas ouvert ses portes en grand lorsqu'il a débuté, et il en est venu à se demander s'il n'avait pas pour mission d'aider le plus de lutteurs possible au cours de sa carrière. L'altruisme est d'ailleurs un trait de caractère qui sera longtemps associé à Maurice, autant dans son métier que dans ses relations personnelles.

Se crée alors entre les deux hommes une certaine relation d'amitié. Ils réalisent qu'ils ont plusieurs points communs, non seulement la lutte amateur, mais aussi leur amour pour les enfants ainsi que certaines valeurs, comme donner le meilleur de soi-même dans son travail, de même que la passion de la pêche. Alors qu'ils commencent à voyager ensemble, Maurice prend le jeune Raschke sous son aile : il a décelé chez lui un véritable potentiel et il lui montre toutes les facettes du métier.

Dans l'arène, les choses ne peuvent pas mieux aller. La combinaison Vachon-Raschke fonctionne à merveille. La foule devient folle en les voyant, au point qu'il n'est pas rare qu'une émeute se produise après leur match.

Maurice a d'ailleurs avisé le promoteur de Trois-Rivières, le désormais célèbre Régis Lévesque, que c'est tout un lutteur qu'il lui amène pour l'été. «J'étais un grand laid, se souvient Raschke, et Maurice, un petit laid, c'était la recette parfaite. Et le "Dog" savait tellement comment faire réagir la foule et la faire sortir de ses gonds!»

Alors qu'il était trop gêné pour faire une entrevue quelques mois plus tôt, Raschke se laisse gagner par son personnage et devient soudainement beaucoup plus à l'aise devant un micro et une caméra. Toutes ses inhibitions disparaissent : il prend un accent et va même jusqu'à prononcer quelques mots en allemand. En tant que Baron, il pouvait faire et dire ce qu'il voulait.

Pour leur part, Johnny et Jacques Rougeau sont ravis de tout l'argent que génère ce nouveau duo. Johnny peut ainsi demeurer la figure de proue de la promotion et profiter d'une rivalité qui fait courir les foules. De plus, avec l'entente qu'il a signée avec Télé-Métropole l'année précédente, l'arrivée de Vachon et Raschke tombe à point.

C'est alors que Maurice a une autre idée, une idée qui remonte au début du xx<sup>e</sup> siècle, au temps où les lutteurs se battaient dans les foires, et qu'il avait déjà utilisée au Texas. Avant leur combat, Raschke lance un challenge à quiconque dans la foule est prêt à accepter le défi. Si l'aspirant réussit à lui résister pendant vingt minutes, il se verra attribuer une bourse de 2000 dollars. Comme prévu, la mise en scène fonctionne, car les fans n'ont plus à se fier à un autre lutteur pour les venger, ils peuvent maintenant régler leurs comptes eux-mêmes. Si quelques incidents surviennent ici et là, Raschke est un lutteur d'un tel calibre qu'il est confiant de pouvoir battre n'importe quel fan de lutte. C'est pourquoi la promotion n'a pas besoin de scénariser ces confrontations : les défis sont tout ce qu'il y a de plus réel, et personne ne parvient jamais à atteindre la limite.

Ce soir-là, à Trois-Rivières, Vachon et von Raschke affrontent Johnny et Jacques Rougeau dans une finale endiablée. Cette troisième rencontre entre les deux équipes se déroule dans un cadre bien spécial : c'est un « combat de la mort », rien de moins ! Dans les faits, il s'agit d'un combat sans disqualification, où tous les coups sont permis. Mais le nom dramatique qu'on lui a donné rend le match plus grand que nature.

Plus tôt dans la soirée, un homme fort du Cap-de-la-Madeleine, Jean-Claude Corbin, a tenté de battre Raschke

lors du défi. Il n'a pas réussi, mais, sous les encouragements de la foule, il est resté dans l'arène avec l'Allemand pendant plus de dix minutes, un exploit en soi.

Bilan de la soirée : on enregistre la plus grosse foule de l'été au Colisée, Corbin fait vibrer les fans et les Rougeau remportent le combat. Grâce à l'idée de Maurice, jumelée au travail qu'il accomplit avec Raschke, le Colisée voit son assistance doubler en peu de temps à l'été 1967. Entre le premier et le dernier des combats opposant les deux équipes, soit entre le 13 juillet et le 13 août, la foule passe de 1 982 à 4 300 spectateurs. Maurice a gagné son pari. En plus de s'attaquer aux favoris de la foule, Vachon et Raschke ont un style de lutte qui la fait fortement réagir. Au-delà de leurs connaissances en lutte amateur, c'est leur style rugueux, déchaîné et sans pitié qui assure leur succès. Il n'est d'ailleurs pas rare de voir les fans lancer des chaises dans l'arène après les combats, lorsque l'issue du match ne leur plaît pas. Parfois, la foule est tellement incontrôlable que Maurice et Raschke en sont presque réduits à se battre pour pouvoir regagner les vestiaires. Une telle frénésie n'a rien de nouveau : des années auparavant, alors qu'il tentait de se faire un nom aux États-Unis, Maurice avait déjà compris qu'il est important de créer de l'émotion chez les amateurs.

« Ça nous avait pris quinze minutes pour nous rendre à l'arène, car les gens avaient détruit la cage. Nous avons gagné, le monde avait viré fou et avait retourné les voitures à l'envers et brisé les vitres du Colisée. Je n'ai jamais compris, on n'avait rien fait de mal ! » racontera-t-il des années plus tard avec une pointe d'ironie à propos d'un des combats livrés au Colisée de Trois-Rivières.

À vrai dire, Maurice n'a pas besoin d'en faire davantage. Son style de lutte, basé sur des coups de poing, des coups de pied et l'utilisation de nombreux objets, allait d'ailleurs lui permettre de lutter pendant encore vingt ans. C'était un moyen pour Maurice d'extérioriser la violence qui l'habitait depuis qu'il était tout petit, la raison première de ses débuts dans la lutte amateur.

L'année 1967 s'annonce donc fort prometteuse. Mais au mois d'août, un accident d'automobile dans lequel il aurait pu laisser sa peau, et qui aurait pu mettre fin à sa carrière, brise cette alliance fructueuse. Maurice vivra de tels coups du sort à répétition au fil des années. Il faudra ensuite presque dix ans avant de revoir Raschke et Maurice lutter en équipe de façon régulière. Et durant la convalescence de Maurice, la première des trois femmes qu'il aura demandé le divorce. L'année a soudainement pris une autre tournure.

Afin de remplacer Maurice, Raschke fait équipe avec Schmidt, et il devient même champion en simple à Montréal en novembre 1967. En 1968, le Sheik lui offre du travail à Détroit, et c'est ainsi que Raschke quitte Montréal. Sous l'appellation plus simple de Baron von Raschke (« Fritz » a disparu), il connaîtra une carrière exceptionnelle et deviendra l'un des meilleurs vilains (*heels*) de son époque. Aujourd'hui, son épouse Bonnie Raschke se souvient de plusieurs mots français et leur fille possède la double nationalité américano-canadienne tant convoitée.

« Sans Montréal, le petit Jimmy Raschke n'aurait pas eu la carrière qu'il a connue, a déclaré le Baron il y a quelques années. J'ai amélioré mes entrevues, fait disparaître ma gêne, travaillé avec tellement de bons lutteurs... Montréal avait beaucoup de lutteurs talentueux. Maurice est devenu à la fois un mentor et un ami. Il m'a appris tout ce que je devais savoir afin de me faire détester. Sans Montréal et sans "Mad Dog" Vachon, je n'aurais pas eu de carrière. »

À mesure que les secrets de la lutte professionnelle sortent au grand jour, la réputation de mentor de Maurice est devenue légendaire. Pat Patterson, René Goulet, Roddy Piper, Paul Vachon et bien d'autres ont eu des discours similaires au fil des années. La reconnaissance de ces lutteurs envers Maurice est incommensurable.

« En soixante-sept tout était beau. C'était l'année d'l'amour, c'était l'année d'l'Expo », chantera Beau Dom-mage dans les années 1970. Pour Maurice Vachon, 1967 est plutôt une année en dents de scie, sur le plan tant professionnel que personnel d'ailleurs. La carrière de « Mad Dog »

et la vie de Maurice n'ont jamais été faciles et ont toujours connu beaucoup de rebondissements. L'homme devient le lutteur, et le lutteur devient l'homme.

Vingt ans plus tôt, il participait à ses premiers Jeux olympiques et faisait ses débuts de lutteur professionnel. Alors qu'il est arrivé à mi-chemin de sa carrière internationale, il passe le reste de l'année sur les lignes de côté, incapable de pratiquer ce sport qu'il aime tant.

Ce que Maurice ignore, c'est que 1967 marque seulement une courte pause dans son histoire et annonce le début de la seconde mi-temps. Dans les vingt années qui suivront, l'homme vivra enfin un amour durable, connaîtra la stabilité financière et une popularité sans bornes, mais il devra aussi faire face à un autre divorce, surmonter une relation difficile avec ses enfants et composer avec un autre accident grave et injuste dont les séquelles dureront jusqu'à sa mort. Le lutteur qui avait vu les portes du Québec se refermer à la fin de 1967 finira par connaître ses meilleurs moments dans sa province natale. Il deviendra enfin la vedette locale, la personnalité publique qu'il rêvait d'être à son retour d'Auckland en 1950... et plus encore.

## CHAPITRE I

### Un bandit en devenir

L'épopée de Maurice Vachon, parce que c'en est une, débute en 1929 dans un quartier populaire de Montréal, Ville-Émard. Voisin des arrondissements de Verdun et de LaSalle, situé entre le canal de Lachine et le canal de l'Aqueduc, Ville-Émard a été annexé à Montréal en 1910. Il fait maintenant partie de l'arrondissement du Sud-Ouest, où se trouve la station de métro Monk et où sont nées d'autres personnalités connues du public québécois telles que le joueur de hockey Mario Lemieux et la comédienne Marina Orsini. Grâce à sa proximité avec le canal de Lachine, plusieurs usines y voient le jour au début du xx<sup>e</sup> siècle, et le quartier héberge essentiellement les ouvriers et leur famille.

C'est le 7 mars 1905, à St. Raphael, un petit village ontarien aujourd'hui disparu, à quelques dizaines de kilomètres au nord de Cornwall et à l'ouest de Valleyfield, que naît Joseph Ferdinand Vachon, le père de Maurice. Alors que lui et son jumeau William sont âgés de 10 ans, la famille déménage à Ville-Émard. Marie Marguerite Picard naît le 13 septembre 1905, également dans un petit village d'Ontario, Huntsville, qui compte environ 2 000 habitants et se

trouve à quelque 400 kilomètres à l'ouest d'Ottawa et une centaine de kilomètres au sud de North Bay. Sa famille s'installe à Montréal alors qu'elle n'est âgée que de deux mois, et elle habite déjà Ville-Émard à l'arrivée de son futur mari. Les deux Franco-Ontariens, dont les cours arrière sont situées l'une en face de l'autre, convolent en justes noces le 29 octobre 1927. De cette union naissent douze enfants entre les années 1928 et 1951 (un treizième est adopté). Rien de surprenant, car, contrairement aux familles d'aujourd'hui, il est habituel que les familles canadiennes-françaises catholiques de l'époque aient un nombre considérable d'enfants.

Maurice Régis Vachon voit le jour le 1<sup>er</sup> septembre 1929, un peu plus d'un mois avant le krach boursier qui marque le début de la Grande Dépression et dix ans, jour pour jour, avant le début de la Seconde Guerre mondiale. Né dans la paroisse Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, où l'on retrouve bon nombre de familles catholiques anglaises, il est prénommé en mémoire de son grand-père paternel Régis, décédé presque deux décennies auparavant, et de son parrain, Maurice Picard, frère de sa mère.

Deuxième enfant de la famille – son frère Marcel est l'aîné –, Maurice naît au premier domicile familial, rue Briand. Mais avant la naissance de Guy, en 1930, la famille déménage au 6873, rue Jogues, où Maurice grandira. L'appartement est loin d'être un *penthouse*: au deuxième étage de ce duplex, on trouve une chambre pour les garçons et un salon double pour les filles et les parents. Avec les douze enfants qui y défileront (la dernière, Diane, n'y est pas née), il faut avouer que c'est plus qu'exigu, mais c'est à l'époque le lot commun des familles nombreuses qui habitent dans un quartier rural d'une grande ville. Le loyer oscille entre 14 et 25 dollars par mois. Peu cher, dira la génération actuelle, mais les salaires ne sont pas les mêmes non plus. Ancien débardeur au port de Montréal, le patriarche Vachon, devenu sergent dans la police, gagne maintenant 75 dollars toutes les deux semaines. Dans un contexte de crise économique et avec de plus en plus de bouches à nourrir, c'est une bonne paie, sans être une fortune. Les enfants fabriquent



leurs propres jouets et, comme dans toute bonne famille nombreuse, les plus jeunes héritent du linge des plus vieux. Si elle ne vit pas dans le luxe, la famille Vachon a tout de même la chance de compter sur un père qui travaille et qui gagne bien sa vie pour l'époque. Lorsqu'elle va à l'épicerie Blain, la mère fait tout de même « marquer » – une ancienne expression qui signifie acheter à crédit –, mais pas tant par besoin que par commodité. Les enfants vont dans un magasin du centre-ville où, pour une quarantaine de sous, ils peuvent avoir du pain, des gâteaux et des beignes frais de la veille. De son côté, le père a la chance d'avoir un métier qui lui permet de saisir certaines opportunités. Par exemple, alors que Ferdinand a retrouvé des camions de vêtements volés, le propriétaire du magasin lui offre de remplir la garde-robe de ses enfants. L'éthique interdirait aujourd'hui de tels comportements, mais dans les années 1930, tout don est le bienvenu. Somme toute, si l'on compte chaque cenne, les enfants ne manqueront jamais de rien.

Pour le jeune Maurice, l'argent n'est donc pas une préoccupation. En fait, il a son propre agenda, qui est déjà bien chargé. Entre faire des mauvais coups, battre des Anglais et ne pas aimer l'école, les journées de Maurice sont bien remplies. Les enfants Vachon iront tous à l'école primaire Saint-Jean-de-Matha, située tout près du domicile familial. Ce n'est pas un endroit rêvé pour Maurice, qui se décrit lui-même comme un enfant gêné, timide, ayant de la difficulté à parler et à exprimer ses sentiments. Pour ne rien arranger, il est gaucher. On considère cela normal aujourd'hui, mais à cette époque, être gaucher est vu comme un handicap, voire une maladie. Les professeurs, bien souvent des religieux et des religieuses catholiques, ont forcé plusieurs générations de jeunes à écrire de la main droite. Et quand on dit « forcer », le mot est faible. On frappe la main des enfants à coups de règle pour leur faire comprendre qu'il ne faut pas écrire avec cette main maudite. Comme c'est encore le cas de plusieurs personnes d'un certain âge, Maurice écrit donc de la main droite mais fait tout le reste de la gauche. Rien pour lui donner l'envie de fréquenter l'école plus assidûment.

«J'avais peur quand je rentrais à l'école. J'aurais aimé mieux mourir. J'allais voir le principal et il me donnait "la strap". Je me pensais en prison. J'étais une personne avec beaucoup d'énergie à brûler», dira Maurice dans les années 1980.

Et de l'énergie, Maurice en brûle.

Si aller à l'école n'est pas une partie de plaisir pour lui, c'est une tout autre histoire dès qu'il en sort. Sa journée commence vraiment lorsque la cloche de 16 heures sonne. Régulièrement, il se bat à la sortie des classes. Si ce n'est pas parce qu'un camarade de classe l'a appelé «Vachon le cochon», c'est parce qu'un autre s'est défendu en disant: «Pourquoi tu veux te battre avec moi, bats-toi avec Maurice, tu vas voir que c'est pas facile.» Habillé le plus souvent d'une chemise blanche, il la verra fréquemment souillée de sang, et pas seulement du sien.

Comme Maurice l'a raconté cent fois plutôt qu'une: «Je revenais de l'école avec du sang sur ma chemise et mon père me demandait si je m'étais encore battu. Je lui répondais que oui. Il me demandait alors si j'avais gagné. Je lui répondais que oui. Il me disait: "C'est correct d'abord!"»

Ferdinand Vachon, qu'on surnomme Fred, est un père aimant, mais il est également de sa génération. Sans vraiment s'en rendre compte, il incarne avant l'heure ce que deviendra Maurice, c'est-à-dire une personne qui entretient un mauvais rapport avec la violence. Même si les batailles d'enfants peuvent être relativisées, cette proximité avec la violence sera probablement l'élément le plus durable dans la vie de Maurice, mis à part la lutte.

Une fois que son policier de père a fini de l'interroger, la journée de Maurice peut continuer, et c'est souvent alors que les choses se gâtent.

La «gang à Vachon», voilà une expression qui deviendra vite populaire dans le quartier, et pour cause: ils brisent des vitres, font des mauvais coups et battent des Anglais. Rien ni personne n'est à leur épreuve.

La gang se compose de Maurice, de ses frères Marcel et Guy et de certains amis, les frères Fichaud et les frères Bélec. Marcel est né en juillet 1928 et Guy en décembre 1930: ils

sont d'autant plus proches qu'ils n'ont qu'un an et demi de différence. Mais il ne fait aucun doute que le Vachon dans la gang, c'est Maurice. Il en est le chef et c'est lui qui initie les projets. Il est respecté autant par les autres que par ses propres frères. « Tu ne te battais pas longtemps avec Maurice », avoue Guy.

Au bout de la rue Jogues se trouvent le « champ des fous », qui doit son nom à sa proximité avec l'hôpital psychiatrique Douglas de Verdun, et un boisé qui deviendra le parc Angrignon. À l'époque, Ville-Émard a encore un cachet très rural, comme en témoignent également ses trottoirs de bois. Pour des enfants, le boisé est un véritable royaume, et c'est souvent là que Maurice et sa gang se battent avec des Anglais. Ou plutôt qu'ils « battent des Anglais », comme ils le raconteront plus tard ! Ces bagarres s'expliquent par des rivalités enfantines, mais elles tiennent aussi de l'époque. Dans les années 1930, à Montréal, il existe en effet un grand fossé entre les anglophones et les francophones. Les anglophones sont perçus comme appartenant aux classes supérieures de la société, tandis que les francophones constituent la main-d'œuvre non éduquée, ce qui a des répercussions autant chez les adultes que chez les enfants.

Les parents sont responsables des valeurs transmises à leurs enfants, et Mme Vachon ne cache pas sa haine pour les Anglais, malgré ses origines et celles de son époux. Dans un quartier où les deux réalités se côtoient quotidiennement, cela ne peut que faire des flammèches. « Les Anglais nous traitaient de *French Pea Soup*, et nous on les appelait des *blokes* ou des *laney's* », expliquait Maurice. Ce ne sont pas là des insultes très cruelles, mais pour des enfants vivant dans ce contexte socioculturel, il n'en faut pas plus pour en venir aux mains.

Bien qu'aucun « Anglais » n'ait jamais donné sa version des faits, il est notoire que la gang à Vachon avait le dessus presque tout le temps, et que des Anglais, ils en ont battus : battre des Anglais était devenu un sport. Le champ des fous est le territoire de la gang à Vachon, et celle-ci s'assure qu'aucun Anglais ne s'y trouve. Il y a cependant une exception lorsque l'Anglais

parle français. Si les Anglais reviennent dans le bois avec leurs pères, les membres de la gang à Vachon réagissent comme les « p'tits gars » qu'ils sont : ils se cachent et sont fiers de ne pas se faire prendre. Quelques années plus tard, Marcel, qui a été le premier à s'intéresser aux filles, sortira avec une Anglaise de Verdun. Et de fait, le frère de celle-ci a été victime de... la gang à Vachon !

Mais battre des Anglais n'est pas une occupation suffisante pour meubler tout son temps. Casser des vitres, voilà probablement le mauvais coup auquel le groupe s'adonne le plus fréquemment. Une école en particulier, à Ville LaSalle, a dû remplacer ses vitres plus souvent qu'à son tour : Maurice les a toutes cassées à trois reprises. La quatrième fois, le concierge de l'école l'a attrapé et a voulu appeler la police. Maurice s'est alors mis à pleurer et a juré de ne plus le refaire pour ne pas avoir à faire face à son père. Ainsi s'est achevée sa carrière de casseur de vitres.

Avec une marmaille aussi turbulente, la pauvre Marguerite, avec ses 105 livres, en a plein les bras. Venant elle-même d'une famille nombreuse, elle ne s'en laisse pas imposer pour autant et démontre une belle force de caractère. Elle discipline également ses enfants, sort sa *strap* ou son bâton dans le but de leur faire peur, mais en même temps, elle les protège en s'abstenant de raconter tous leurs méfaits à son mari, car elle sait que la punition serait alors plus sévère. La famille engage même une servante nommée Ross, qui vient aider dans la maison de temps en temps. À 3 dollars par semaine, c'est un luxe que la famille peut se permettre.

Ferdinand joue son rôle de père, mais, bien malgré lui, son métier permet souvent à ses fils de se tirer d'affaire. Non seulement les jeunes du quartier respectent Maurice pour les mauvaises raisons, mais les frères Vachon jouissent d'une considération spéciale parce que leur père est policier, un métier bien vu à l'époque, plus encore qu'aujourd'hui. Cela n'empêche pas certains parents de rendre visite à la famille Vachon pour se plaindre que Maurice a battu leur gars ou pour signaler les mauvais coups de leurs fils. Il arrive aussi à Ferdinand d'emmener ses fils avec lui

lorsqu'il est en patrouille, chose impensable aujourd'hui, sans doute pour leur montrer combien il est facile de sortir du droit chemin.

Les rares moments où les enfants ne font pas trop de tapage à la maison, c'est lorsqu'ils jouent avec leur chien, un colley nommé Mickey. Cet animal de compagnie répand la bonne humeur autour de lui et, bien souvent, il suit les frères dans leurs aventures. Considéré comme un membre à part entière de la gang à Vachon, il est aussi effronté que les humains et court après les autres chiens sans raison. Il recevra d'ailleurs la monnaie de sa pièce : il décède de ses blessures après avoir été attaqué par deux rivaux.

Quand les enfants, et particulièrement les garçons, ont un trop-plein d'énergie, le père les emmène à la pêche ou en camping au lac des Deux-Montagnes. Par contre, quand ils ont dépassé les bornes à force de faire des mauvais coups, il n'hésite pas à sortir la *strap*. Aujourd'hui, la DPJ serait appelée sur-le-champ, mais il s'agissait à l'époque d'une punition corporelle largement acceptée et à laquelle on recourait dans plusieurs familles. « J'aurais aimé mieux être derrière les barreaux que d'avoir à faire face à mon père, certaines fois », racontera Maurice.

D'ailleurs, le mot d'ordre des fils Vachon est de ne pas tout raconter à leur père. Sage décision s'il en est. « On en faisait pas mal, des mauvais coups ! On en a eu souvent, des bonnes volées. On les méritait, par exemple ! » dira Maurice en s'esclaffant.

Mais, paradoxalement, le paternel est fier de la réputation de ses fils et n'hésite pas à les rappeler à l'ordre s'ils ne s'en montrent pas dignes. Un beau jour, alors qu'il est assis sur le balcon de l'appartement, il voit ses trois plus vieux passer en courant devant le domicile familial avec leur sac d'école. Pour une fois, ils fuient des Anglais qui leur courent après. Au lieu de leur demander de revenir immédiatement à la maison, il leur crie de sa grosse voix de ne pas rentrer souper tant qu'ils n'auront pas donné une raclée aux Anglais !

Malgré les bagarres et les mauvais coups, comme la plupart des Canadiens français d'alors, la famille est très croyante et

pratiquante. Maurice va régulièrement à l'église et il devient même enfant de chœur. Le matin, il se rend donc d'abord à l'église, puis il revient chez lui se changer, après quoi seulement il peut aller à l'école. Le dimanche, Marguerite emmène aussi ses enfants à l'Oratoire Saint-Joseph.

Si Maurice n'aime pas les matières scolaires, exception faite de la géographie, il a de grandes ambitions, entre autres celle de voyager. Il faut dire que Ferdinand passe beaucoup de temps avec ses fils à leur raconter les histoires des criminels qu'il a arrêtés. Certains sont Italiens, d'autres Polonais ou Américains, mais ils ont tous une histoire et un parcours particuliers. C'est probablement la plus grande influence qu'il a eue sur ses enfants, car la grande majorité d'entre eux voyageront et travailleront même aux quatre coins de la planète.

Deux loisirs bien précis permettent à Maurice de cultiver cette passion : sa collection de timbres et ses pigeons voyageurs. Si le premier passe-temps se passe d'explication, le second est une activité beaucoup moins courante. Les pigeons voyageurs sont des pigeons dressés pour retourner systématiquement à leur pigeonier ; ils étaient notamment utilisés en temps de guerre pour envoyer des messages d'une base à une autre. On est bien loin du courriel, du fac-similé ou même de la poste ! Bref, Maurice élève des pigeons voyageurs et il en aura à un moment jusqu'à une vingtaine.

Un jour, il décide de partir en emportant une dizaine de pigeons dans un sac de patates. Arrivé dans les environs de Châteauguay, il envoie le message suivant par l'entremise d'un pigeon : « Inquiétez-vous pas, môman, je suis parti vers les États-Unis, je pars cinq ans. » Si la mère panique un peu, le père, qui en a vu d'autres, reste calme. « Fais-toi-z'en pas, lui dit-il. Il va finir par avoir faim et il va revenir, tu vas voir ! » Vers les 23 heures, la prédiction du paternel s'était réalisée !

Quant aux timbres, ils servent à alimenter les fantaisies et les rêves de Maurice. Ils lui permettent de voyager tout en restant chez lui. Certains de ces timbres viennent de France, de Belgique, d'Allemagne. Grâce à eux, il peut s'évader d'un milieu scolaire dans lequel il n'est pas heureux.

Outre ces passe-temps et ces péripéties, Maurice découvre également la lutte professionnelle. Il est encore tout jeune lorsque son père l’emmène voir la « p’tite lutte » : on l’appelle ainsi, car il ne s’agit pas de poids lourds, mais bien de mi-lourds. Il faut savoir que, dans les années 1930, la lutte connaît un regain d’intérêt important à Montréal : grâce au Français Henri Deglane, ancien champion olympique de lutte gréco-romaine, elle est redevenue des plus populaires. Ainsi naît la « p’tite lutte », avec des spectacles aux quatre coins de la ville, dans des endroits comme le stade Exchange, le stade Ontario, le stade Mile-End et bien d’autres.

À l’occasion d’un gala de lutte organisé tout près de son école à Ville-Émard, au stade Saint-Jean-de-Matha, le père de Maurice lui fait rencontrer Paul Lortie, une des vedettes de la « p’tite lutte ». Maurice n’a que 4 ou 5 ans, mais il est déjà émerveillé par cet univers qui deviendra le sien. Alors que les poids lourds luttent au Forum de Montréal, sous la férule du promoteur Eddie Quinn à partir de 1939, les mi-lourds font la loi dans les différents stades de la ville et, de temps à autre, remplacent les poids lourds au domicile du Canadien ou y font les préliminaires.

Maurice s’intéresse bien évidemment à ce qui se passe dans la cour des grands. Lui et ses amis n’hésitent pas à marcher plusieurs kilomètres jusqu’au célèbre amphithéâtre juste pour y apercevoir les affiches des spectacles de lutte à venir. Puis, à l’occasion, ils assistent aux galas et découvrent les plus grandes vedettes de la lutte montréalaise. Rapidement, les frères Dusek, Lou Thesz, Maurice Tillet, Bobby Managoff et plusieurs autres deviennent ses favoris.

« On achetait des billets à 75 cents et on allait s’asseoir près du ring dans les sièges à 2 dollars, se souvient Maurice. On était les premiers arrivés. »

Cet amour pour la lutte ne doit pas surprendre. Lorsqu’il se bagarre, Maurice est tellement au-dessus de ses affaires qu’il n’hésite pas à faire le bouffon tout en se battant. Il aime humilier ses adversaires avant de les battre. Il leur remonte leur chandail par-dessus la tête avant de les faire tourner sur eux-mêmes. Il adore les provoquer pour les faire enrager

avant de les mettre K.-O. « Maurice développe un côté *entertainer* à un très jeune âge », dira Guy, témoin oculaire de plusieurs frasques de son frère aîné. Il est cependant le seul de son groupe à vraiment aimer la lutte. Mais puisque c'est lui le *leader*, les autres suivent, qu'ils le veulent ou pas.

Maurice travaille aussi un temps pour Elmer Ferguson, journaliste bien connu à l'époque, qui s'intéresse beaucoup au hockey mais aussi à la lutte professionnelle. Le scribe du *Montreal Herald* l'emploie comme commis et le rémunère 10 dollars par semaine pour ses services. Mais à son insu, Maurice lui subtilise des photos qu'il épingle à la maison sur un mur déjà agrémenté de photos de lutteurs provenant des journaux. Il va sans dire que l'emploi de Maurice sera éphémère.

De tous les lutteurs qu'il idolâtre, l'un se démarque : Yvon Robert. À la fin des années 1930 et au début des années 1940, la popularité de Robert est déjà exceptionnelle, même si elle n'a pas encore atteint son apogée. Cependant, il est sans contredit la nouvelle coqueluche de la lutte au Québec. Originaire de Verdun, pas très loin de Ville-Émard, et d'un milieu social similaire au sien, Robert devient à ses yeux l'exemple parfait de l'homme issu d'un milieu modeste qui réussit dans ce qu'il fait et voyage à travers le monde. « Yvon Robert, c'était comme un dieu, pour nous autres », dira Maurice à plusieurs reprises.

Si la fin des années 1930 a vu l'intérêt pour la lutte décroître quelque peu, l'arrivée du promoteur Quinn et l'éclosion de la vedette locale qu'est Robert forment une combinaison rêvée. Le hockey n'est pas aussi populaire qu'il le deviendra par la suite, et le baseball l'est encore moins. Les Vachon patinent, mais ne sont pas des fans du sport pour autant. La lutte, quant à elle, connaît un essor important : on compte chaque semaine plus de spectacles de lutte à Montréal qu'il n'y a de jours.

Malgré son intérêt si marqué et si précoce pour la lutte, il s'écoulera encore une décennie avant que Maurice en fasse son métier. La popularité de Robert nuira à Maurice à ses débuts, mais celui-ci lui offrira une occasion en or, des années plus tard.



Entre-temps, les mauvais coups se multiplient, ainsi que les bagarres. Bien souvent, Maurice s'en tire à bon compte et ne passe que quelques heures en prison. Avoir un père sergent et aussi respecté dans son milieu est un couteau à double tranchant. D'un côté, cela lui évite d'avoir davantage d'ennuis, mais d'un autre, la situation est loin d'enchanter son père, même si, sans s'en rendre compte, il incite son fils à ce genre de comportement.

Vont alors survenir deux événements qui changeront le cours de la vie du jeune Maurice.

Malgré tous ses défauts et ses mauvais comportements, Maurice a le cœur au bon endroit. Il est ainsi fait. Il doit canaliser son énergie d'une manière ou d'une autre et ne sait pas toujours comment s'y prendre. Qui ose s'attaquer à la gang à Vachon s'attaque à Maurice lui-même. Et c'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit d'un de ses frères. Il sait que son rôle est de les protéger, de les défendre, et il n'aime pas l'injustice, comme lorsqu'un camp est en surnombre lors des bagarres ou qu'un fort s'attaque à un plus faible sans raison. Il se bat donc pour défendre les autres plus souvent qu'à son tour. Ce sont là les premiers signes d'un trait de caractère qui le caractérisera toute sa vie : la générosité.

Avec les années, la famille Vachon s'est agrandie. Après le trio de départ que constituaient Marcel, Maurice et Guy, sont venus s'ajouter à la fratrie Jeannine, Régis, Marguerite, Paul, Arthur, Pierre (le fils de la sœur de Marguerite, mais il fait partie de la famille depuis sa naissance), Claire, André, Lise et Diane.

Alors que les enfants s'amuse sur le trottoir, un jeune du coin, un Anglais de surcroît, s'amuse à tirer sur les plus jeunes avec une carabine à plomb. Puis, un jour où Régis (ou Paul, selon la version) est allé cueillir des pommes, ce même jeune lui vole son sac de pommes. C'en est trop pour Maurice : il décide de lui courir après. Arrivé au domicile du garnement, Maurice lui fait comprendre de ses poings qu'on ne vole pas impunément son frère. Quelques jours plus tard, alors qu'il se rend à l'école en empruntant des ruelles, le père du jeune anglophone l'intercepte à vélo et a le malheur

de lui donner un coup de pied. Ne faisant ni une ni deux, Maurice lui réplique de la manière qu'il connaît le mieux : il se met à le frapper. Le père arrive néanmoins à s'échapper et à gagner un terrain dégagé non loin de là. Mais Maurice, qui n'en a pas assez, l'y rejoint et lui saute carrément dessus jusqu'à ce que l'homme implore pitié : « *Let me go, let me go!* »

Battre des enfants de son âge, c'est une chose, mais battre des adultes avec une telle facilité alors que Maurice n'a que 13 ans, c'en est une autre.

« C'est là que je me suis rendu compte que ça n'avait plus d'allure », de dire le principal intéressé.

Quand ils ne cassent pas des vitres ou ne se bagarrent pas, Maurice et ses acolytes s'attaquent aux trains, notamment en enlevant les sceaux qui se trouvent sur les chars de marchandise, ce qui est formellement interdit par la loi, car une fois ces lanières d'aluminium disparues, plus personne ne peut assurer le contenu de la cargaison. Maurice se fait prendre par la police et il est détenu temporairement au poste. Il faut que son père fasse des pieds et des mains pour le sortir du pétrin.

Cette fois, c'en est trop pour Ferdinand. Entre les mauvais coups ordinaires, les vitres cassées, les dégradations des trains, les nombreuses bagarres et le désintéret que Maurice manifeste à l'égard de l'éducation qu'il lui donne, Ferdinand voit l'avenir de son fils s'écrire devant lui, un futur peu reluisant. Maurice a le même profil que certains bandits avec qui il doit composer quotidiennement dans son métier.

« Il aurait mal tourné. Il s'en allait vers cette vie-là, affirme Paul Vachon. Une vie de bandit, plus ou moins. »

« Il aimait trop se battre », ajoute Guy.

De son propre aveu, Maurice lui-même ne s'accordait pas un avenir très rose : « J pense que j'aurais probablement pris le mauvais chemin dans la vie. J'aurais probablement commencé à faire de plus en plus de mauvais coups et puis des affaires illégales. »

C'est alors que Ferdinand décide d'inscrire ses garçons à la boxe au YMCA. « S'ils ont autant d'énergie à dépenser, ils vont la dépenser au bon endroit sans nuire à qui que ce soit », se dit-il.

Personne n'aurait pu prédire la suite des choses, mais cette décision marque le retour sur le droit chemin pour Maurice. Il ne se rapprochera à nouveau du milieu criminel qu'à l'époque où il sera portier dans les clubs.

Pour un sergent dans la police, c'est certes un soulagement. Mais pour Maurice, c'est une nouvelle vie qui commence et le début d'une nouvelle passion, celle de l'entraînement. Maurice continuera de s'entraîner tout au long de sa vie. Cela lui ouvrira de nombreuses portes et lui permettra de connaître beaucoup de choses, mais cela aura aussi des conséquences tragiques.

# « ÇA PREND PAS UN DICTIONNAIRE POUR COMPRENDRE ÇA! »

MAURICE «MAD DOG» VACHON



Pat Laprade et Bertrand Hébert livrent ici la première biographie complète de l'un des plus grands lutteurs professionnels de l'histoire de ce sport-spectacle. Sous leur plume, la vie hors normes de Maurice «Mad Dog» Vachon émerge dans toute sa gloire, à toutes ses périodes : de sa jeunesse à Ville-Émard à sa participation aux Jeux olympiques de Londres en 1948, de ses débuts modestes sur la scène locale à la consécration d'une légende. À sa mort, survenue en novembre 2013 à Omaha, au Nebraska, Maurice Vachon était une véritable icône culturelle.

Cet ouvrage est le fruit de nombreuses recherches et entrevues, avec la femme de Maurice, sa famille, son entourage et d'anciens lutteurs qu'il a aidés au fil des ans. Les auteurs ont posé beaucoup de questions et possèdent toutes les réponses. Au-delà des statistiques, ils célèbrent à la fois Maurice et «Mad Dog», l'homme et le lutteur, deux personnages très différents. Voici l'histoire et les secrets d'un sportif qui a marqué l'imaginaire populaire du Québec, un portrait en profondeur d'un Canadien errant.

*Pat Laprade est considéré comme LA référence en matière d'histoire de la lutte au Québec. En 2004, il fonde le premier Temple de la Renommée de la Lutte au Québec. Webmestre du site Lutte.com, il commente la lutte sur SLAM! Wrestling et dans différents médias québécois.*

*Bertrand Hébert s'implique depuis plus de vingt ans dans le milieu de la lutte québécoise. Il a été pendant dix ans le correspondant québécois du magazine Pro Wrestling Illustrated. Il travaille aujourd'hui pour l'avenir de la lutte au Québec avec la TOW et commente la lutte sur le site Lutte.quebec.*

